

## AMERICA, le rêve de Père

Fernande July

**« C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier... ».**

Je me souviens très bien. C'était un message très court, quelques mots, mais qui étaient d'une violence inouïe. Il brisait notre rêve. Mère, était bouleversée. J'étais au bord des larmes. Même, Oncle Emile était paniqué, lui qui essayait de toujours faire avancer les choses dans le bon sens.

17 Avril 1867. Il faisait beau. Je venais d'ouvrir les fenêtres de ma chambre. L'air parfumé de la campagne s'y engouffrait. Dans les arbres couronnés de fleurs, les oiseaux gazouillaient. La nature éclatait de joie. Malgré les routines du quotidien, l'ambiance de la maison s'harmonisait avec son paysage. Tante Denise repassait, Oncle Emile jardinait, Mère préparait le déjeuner, les jumeaux jouaient. J'écrivais.

De temps en temps, je regardais par la fenêtre, lorsque j'apercevais au loin notre facteur. Depuis le départ de Père, nous attendions sa visite avec impatience. J'interrompis aussitôt ce que j'étais en train de faire, et courais à sa rencontre. Mon cœur palpitait. Malheureusement, j'étais déçue. La lettre que nous apportait le facteur n'était pas de Père. Elle provenait d'un inconnu. Un certain Monsieur RALF.

Cela peut paraître étrange, un Père qui écrit des lettres au lieu d'être à la maison ? Rassurez-vous, ce n'est pas ce que vous imaginez, je vais tout vous raconter, mais auparavant permettez-moi de me présenter.

Je suis née le 11 mai 1855. Mes parents étaient persuadés que leur premier bébé serait un garçon. Ils n'avaient pas du tout pensé au prénom d'une fille. La sage-femme leur conseilla de prendre le nom de la sainte du jour. C'est ainsi, que

je m'appelle Estelle.

Je suis fille unique. J'ai grandi dans une ferme, celle de mes grands-parents maternels. La maison était si grande qu'il y avait aussi oncle Emile, tante Denise et les jumeaux qui y habitaient. En rassemblant tous mes souvenirs, je peux dire que j'ai vécu une enfance heureuse, avec des parents merveilleux qui se vouaient un amour, tendre et parfait. Tous les deux étaient des passionnés. Ils aimaient la lecture, l'écriture et le jardin. Ils étaient d'ailleurs du même avis que Cicéron qui disait que " si vous possédez une bibliothèque et un jardin, vous avez tout ce qu'il vous faut ". Père était instituteur. Mère était couturière. Elle avait des doigts de fée. Pendant que lui, jonglait avec les mots, elle maniait l'aiguille avec talent.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup d'Européens émigraient en AMERIQUE. Il y avait différentes raisons, fuir la famine, les persécutions religieuses, ou tout simplement faire fortune. Pour Père, c'était plus personnel. Cette idée gambergeait dans sa tête depuis l'enfance. Elle venait de ses parents, qui déjà nourrissaient ce rêve. Malheureusement, le destin ne leur en a pas laissé le temps, ils sont morts avant. Père avait 11 ans. Trop jeune pour vivre seul, il fut placé dans un orphelinat. Ce fut une période douloureuse. Mais jamais, il ne se laissa abattre, grâce à cette promesse qui le taraudait et lui donnait des ailes.

Longtemps, il n'en parla plus. Puis le souvenir de son projet resurgit. Il en informa Mère. Au départ, elle était un peu effrayée, mais très vite se rangea de son côté. Moi, j'étais, comme toujours, inquiète, mais très vite, j'ai appris à m'habituer à cette idée.

C'est ainsi, qu'il y a deux ans maintenant, Père s'embarqua pour l'Amérique. Dès son départ, il était prévu que nous allions le rejoindre. Nous attendons ce moment avec impatience. Malheureusement, aux dernières nouvelles, nos espoirs avaient l'air de s'amenuiser. La personne qui devait nous accompagner venait de rompre son contrat. Nous étions désespérées.

Heureusement, il y avait Oncle Emile et Tante Denise. Auprès d'eux, Mère se sentait réconfortée.

Elle n'était cependant pas le genre de femme à s'isoler dans son chagrin et à se

plaindre toute la journée. Elle participa activement à la vie de la ferme. Mais dès qu'elle en avait l'occasion, elle se plongeait dans les lettres de Père. Elle les lisait et les relisait sans cesse. Malgré la distance qui les séparait, l'amour entre mes parents se multipliait encore et faisait mentir le célèbre proverbe, loin des yeux, loin du cœur. Leur réservoir d'amour était inépuisable.

Père, écrivait souvent. Dans sa première lettre, il nous racontait comment il avait rencontré le pasteur chez qui il travaillait. *Johann est un homme aimable, très sociable. Vous me direz, c'est normal puisqu'il est pasteur. Quand j'ai posé le pied pour la première fois en Amérique, j'étais si bouleversé que mes larmes coulaient sans que je puisse les arrêter. C'est à ce moment-là, qu'il s'approcha de moi et me demanda s'il pouvait m'aider. Ce n'est pourtant pas dans mes habitudes, mais j'ai dit oui tout de suite. Je ne regrette pas d'avoir accepté. Bien au contraire. Désormais, je travaille chez lui. Je m'occupe du jardin et je donne des leçons de Français à ses enfants,* nous écrivait-il. C'était le genre de lecture qui nous plaisait. Nous, rassurait aussi. Pas comme la lettre de Monsieur RALF.

Nous en discussions encore ce matin.

- Tout compte fait, cette lettre est une bonne chose décréta Oncle Emile, (pour lui, rien dans la vie n'arrivait sans but précis).

- Ce Monsieur a le mérite d'être honnête

Devant la moue dubitative de Mère, - Oh Lydie, je te comprends, tu es tellement pressée de retrouver ton mari que .....

- C'est ce qu'on appelle l'amour s'exclama une voix connue

- Excusez-moi de vous interrompre (C'était, oncle Dan, un cousin éloigné de Père.)

- Bonjour la famille, et bien dites-moi, vous en faites une tête ? Des nouvelles de cousin Jean ?

- Tu me sembles bien anxieuse ma petite Lydie, que se passe-t-il donc ?

Mère se mordit les lèvres.

- Nous venons d'avoir de mauvaises nouvelles d'un certain Monsieur RALF commenta oncle Emile.

- Hum ! Monsieur RALF, ce nom me dit quelque chose rétorqua Oncle Dan.

Puis il sortit de sa poche, une lettre. Je reconnus son écriture, c'était celle de Père.

Il parcourait la lettre, à la recherche de ce Monsieur RALF et continua,

C'est d'ailleurs pour cela que je suis venu vous voir.

J'avais écrit à Jean. Je l'informais de mon intention d'aller le rejoindre cet automne.

Jean me répondit aussitôt pour me demander si je n'avais pas envie d'avancer mon voyage afin de vous servir de guide.

- Qu'en pensez-vous ? Si cela vous convient, je serais votre homme !

Ce fut le grand silence, nous étions tellement stupéfaits ! J'observais le visage de Mère qui soudain s'illuminait et débordait de joie. Quelle merveilleuse nouvelle.

Même le visage d'oncle Emile irradiait. Tante Denise tranquilisée remerciait le ciel. En un rien de temps, nos angoisses s'étaient transformées en une douce quiétude. Alors qu'on croyait que tous nos rêves s'effondraient, de nouveaux horizons s'ouvraient.

- J'avais bien raison de vous dire qu'il ne fallait pas se décourager, qu'une chose bien meilleure arrivera souligna oncle Emile, toujours optimiste. En effet, on ne pouvait rêver d'une meilleure opportunité.

Les jours suivants, il n'était question que de voyage. On passait notre temps à rassembler nos affaires, à préparer nos malles. Pour gagner du temps et ne rien oublier, Mère dressait des listes. Oncle Dan s'occupait des passeports et des billets. Oncle Emile préparait des graines à emporter. L'ambiance était survoltée. Mais, ce qui se passait n'était pas pour nous déplaire. Hier encore, nous étions si vulnérables avec toutes ses difficultés qui nous guettaient, aujourd'hui, nous sommes tellement sereins. Et c'est ce qui compte.

Nous écrivons une lettre à Père, pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Sa réponse fut brève mais heureuse. Père était très occupé avec les semences, les leçons, les travaux qu'ils y avaient à faire dans l'appartement qu'il venait de louer pour nous y installer. Il nous attendait.

Le grand jour, tant espéré, arriva enfin. Notre bateau quittait le Havre, le 11 mai. Je fêtais mes 14 ans. Une joie mêlée de satisfaction se lisait sur nos visages. Mais c'est aussi le cœur lourd que nous quittons oncle Emile et les siens. Mère était partagée

entre le chagrin de quitter son frère et le bonheur de retrouver son mari adoré. Certains ont cette faculté de ne pas regarder en arrière, mais quand il s'agit de quitter des êtres chers et des souvenirs merveilleux, l'émotion reste poignante.

La traversée me paraissait une éternité. Elle durait presque un mois. L'été approchait. Il faisait de plus en plus chaud. Naviguer sur l'océan était une véritable aventure. Outre la promiscuité qui régnait sur le bateau, le mal de mer nous menaçait sans cesse. Certaines situations frôlaient la tragédie, sans compter toutes les maladies qui pouvaient nous frapper à tout instant. Oncle Dan veillait sur nous, grâce à lui, nous sommes bien arrivées. Ce qui n'était pas le cas de tous les émigrants.

On est entré dans le port de New York, un vendredi matin. Des odeurs de goudron et d'épices flottaient dans l'air. Une foule immense s'agglutinait sur les quais et poussait des cris de joie. Au milieu de cette cohue, nous cherchons Père désespérément. Soudain, nous apercevons un homme habillé en noir, qui tenait une pancarte dans ses mains sur laquelle était inscrit notre nom. Oncle Dan se fraya un chemin jusqu'à lui. L'homme lui serra la main. Son regard était clément. Au fur et à mesure que l'inconnu parlait, le visage d'Oncle Dan devenait de plus en plus livide.

Quelque chose de grave était arrivée. Mère se sentait mal. Son visage était si blanc qu'on aurait dit qu'il était figé dans une plaque de glace. En revenant vers nous, oncle Dan nous prit dans ses bras. Père est décédé pendant la nuit murmura-t-il. Le ciel nous tombait sur la tête. Une douleur intense, s'écrasait de tout son poids, sur nos épaules, soudain si frêles, si fragiles. J'avais l'impression de ressembler à Mélie ma poupée en chiffon. Je me sentais devenir si molle. J'avais l'impression, que la force de ma vie me quittait. A mes côtés, Mère luttait pour ne pas sombrer.

Pauvre Mère, elle s'était tellement réjouie de revoir Père. Maintenant, elle se retrouve seule. Perdue. Déseparée. Heureusement, il y avait oncle Dan. Il fut extraordinaire. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour nous aider. Et puis, il y avait aussi le pasteur.

Johann nous ramena chez lui et nous offrit l'hospitalité. C'était un homme d'une très grande bonté. Père pouvait être fier d'avoir connu un ami aussi précieux et dévoué.

Cela nous avait d'ailleurs beaucoup étonnés. Car Père se tenait éloigné de la religion. A l'orphelinat, il avait tellement souffert. Notamment, à cause d'un prêtre qui le giflait, car il écrivait de la main gauche. La main du diable disait-il ! Pourtant, pour Père, Johann était bien plus qu'un employeur. Au fil des mois, il était devenu un véritable ami. De plus, Johann était allemand. Père et lui conversaient dans cette langue, que Père en tant qu'Alsacien connaissait parfaitement.

Deux jours plus tard, on enterra Père. Heureusement, Johann s'était occupé de tout. Mère avait besoin de beaucoup de force et de courage pour surmonter sa détresse. Elle vécut les premières semaines dans une grande souffrance. Elle mangeait peu, souriait rarement, pleurait souvent et ne dormait pas suffisamment. Elle n'avait qu'une envie, retourner en Alsace. L'Amérique n'était plus cette terre de liberté, elle lui avait pris ce qu'elle avait de plus important au monde. J'étais triste moi aussi, déracinée comme elle, mais je n'avais plus envie de rebrousser chemin.

Quand un jour, Johann lui proposa de visiter l'appartement de Père. Mère était encore tellement chancelante, que beaucoup pensaient que ce n'était pas une bonne idée. C'était bien le contraire qui se produisait. Nous étions vraiment étonnés, à quel point la vie pouvait parfois dépendre des situations, qui pourtant au départ paraissaient insignifiantes, et qui au final engendraient des miracles. Cette visite en faisait partie.

C'était un immeuble en briques rouge. Sur la façade couraient des escaliers métalliques qui miroitaient au soleil. Le deux-pièces, se situait au cinquième étage. L'endroit n'était pas très luxueux. Il était même assez délabré. Il y avait beaucoup de bruits. Ce n'était pas le calme de la campagne d'oncle Emile. Dans le quartier, s'entassaient des dizaines d'émigrants. Des allemands, des polonais. On y trouvait leurs épiceries, des ateliers de confection et même des journaux écrits dans leur langue.

En pénétrant dans l'appartement, Mère reconnut le talent de Père. Il avait transformé les lieux en un petit bijou. Tous les ingrédients dont il nous savait friands étaient utilisés. Il avait peint les murs en blanc, redonné vie à un vieux buffet. Dans l'entrée, il avait même fabriqué une petite bibliothèque. De jolis rideaux flottaient aux fenêtres où fleurissaient des géraniums. Un clin d'œil à l'Alsace, sa terre natale. Le décor était parfait, et suffisamment influent pour modifier complètement le comportement de Mère.

On aurait dit qu'elle se sentait renaître. A tel point qu'elle décida de s'y installer le soir même. Elle était imprégnée soudain d'une force irrésistible de " Tout Recommencer". Elle semblait prête à ne penser désormais qu'au présent. Quelques jours plus tard, devant une tasse de café et des tartines beurrées, elle me déclara tout de go, - J'ai réfléchi, nous resterons ici à New York. J'étais si merveilleusement surprise que ce matin-là, j'aurais pu avaler un petit déjeuner à l'américaine, avec du bacon, des œufs et une platée de pommes de terre rissolées. Je ne fus pas la seule, qui laissa éclater sa joie. Oncle Dan était tout aussi heureux. Il était si joyeux, qu'il nous invita tous au restaurant pour fêter l'événement.

Jamais je n'aurais pensé, il y a quelques heures encore, qu'il puisse y avoir un tel revirement. C'est donc pour notre plus grand bonheur que Mère retrouvait une nouvelle joie de vivre. Je dis notre, car quelqu'un que vous connaissez déjà, se sentait tout particulièrement concerné par ce que pouvait penser et ressentir Mère. C'était oncle Dan.

Il ne m'est pas facile de m'exprimer sur ce moment exceptionnel, mais je peux dire : que j'étais ravie de la tournure des événements. J'aimais beaucoup oncle Dan. C'était un homme doux, chaleureux. Intègre et travailleur. Toujours de bonne humeur, il refusait de dramatiser ou d'enjoliver toutes situations. Notre entente était excellente. Je ne pouvais leur souhaiter que du bonheur.

Jamais je n'aurais pensé vivre cette expédition avec autant d'émois. Tout dans cette aventure aura atteint les extrêmes. Les joies auront été encore plus exaltées, les chagrins bien plus intenses que je ne l'imaginais. Cela m'a fait grandir. Je n'ai

aucun regret. Pour rien au monde, je n'échangerais ces expériences. Elles font parties de ma vie désormais.

Comme Père, j'écrirais moi aussi mon journal. Tous les soirs avant de refermer les volets sur la journée qui vient de se passer, je prendrais mon cahier d'écolier. Je noircirais les pages, de toute ma reconnaissance. Pour cette merveilleuse aventure. La vie est toujours plus belle quand on la regarde avec des yeux émerveillés, disait mon père. Chacun peut en faire l'expérience, il suffit d'essayer.

-----FIN-----